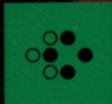


Hors d'atteinte?

Emmanuel Carrère

Roman



P.O.L.



Extrait de la publication

Hors d'atteinte ?

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

BRAVOURE, Prix Passion 1984, Prix de la Vocation
1985.

LA MOUSTACHE, 1986.

LE DÉTROIT DE BEHRING, Grand Prix de la science
fiction 1987, Prix Valéry Larbaud 1987.

Chez d'autres éditeurs

WERNER HERZOG, Edilig 1982.

L'AMIE DU JAGUAR, Flammarion 1983.

Emmanuel Carrère

Hors d'atteinte ?

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN : 2.86744-125-0

1

La baby-sitter arriva en retard, à cause, expliqua-t-elle, d'un suicide qui avait interrompu le trafic du métro. Elle voyageait à bord de la rame meurtrière, mais dans le wagon de queue, et paraissait tirer du réconfort de savoir que les roues de ce wagon avaient été freinées avant de broyer le corps du désespéré : elle n'y était donc pour rien, n'avait rien vu, néanmoins se figurait le carnage avec une abondance de détails dont ses reniflements enrhumés accentuaient la crudité ; et Frédérique, tout en se hâtant, dut lui faire promettre de ne pas en parler toute la soirée à Quentin, très excité déjà par le peu qu'il avait entendu.

Jean-Pierre et elle, du coup, étaient en retard aussi. Le cinéma se trouvait trop loin pour y aller à pied, et le métro, qu'ils avaient prévu de prendre,

leur répugnait un peu, juste après ce récit. Le fait qu'il s'en était déjà produit un diminuait les chances d'un accident semblable, ce soir précisément, sur la même ligne, mais cet encouragement statistique se heurtait à un sentiment de convenance diffus, comme s'il avait fallu observer un deuil : ils prendraient un taxi.

Connaissant d'expérience la difficulté d'en trouver en maraude dans le quartier à cette heure, Jean-Pierre décida de téléphoner, au risque d'accroître leur retard et, s'inquiéta Frédérique, de manquer les bandes-annonces.

« Des bandes-annonces ? Tu rêves. S'il y a de la pub, dans ce genre de salle, ce sera déjà beau », dit Jean-Pierre avec la nuance de dédain qu'encourait à leurs yeux l'austérité des cinéphiles purs et durs — bien que ceux qui s'avouaient tels fussent devenus rares depuis quelques années, en sorte que la frivolité affichée de leurs goûts ne trouvait plus grand monde à qui être opposée.

L'imperméable boutonné, qu'il n'avait pas ôté en arrivant, l'écharpe autour du cou, le visage hésitant entre l'anxiété et le souci de prendre à la légère une contrariété si bénigne, Jean-Pierre attendit un moment que la seule compagnie de taxis dont il connaissait par cœur le numéro, principalement composé de zéros, consente à répondre. Puis, à sa mine encore plus accablée, Frédérique devina qu'il affrontait la voix enregistrée répétant sur un fond de musique apaisante que la compagnie faisait son possible pour satisfaire au plus vite ses clients. Elle précisait toutefois que les plus avisés d'entre eux prenaient soin de commander leur voiture la veille.

« Et les suicides, ils les commandent aussi la

veille ? » grommela Jean-Pierre , à demi étranglé par son écharpe que Quentin, juché en pyjama sur l'accoudoir du canapé, entortillait à la manière d'un garrot. « Jean-Pierre... », protesta mollement Frédérique, ajoutant aussitôt un : « Pas devant le petit ! » trop théâtral pour n'être pas ironique.

Après lui avoir fait lâcher l'écharpe de son père, elle entraîna Quentin dans la pièce voisine où la baby-sitter, venant d'inspecter la cuisine et de découvrir qu'on n'avait pas renouvelé les réserves de chocolat et de biscuits apéritifs, déployait en silence le contenu du sac à dos qui lui servait de cartable. D'un geste digne, chargé de reproche, elle posa une pomme sur la table de travail. Frédérique soupira, puis lui donna de quoi compléter, chez l'Arabe du coin, ses provisions de bouche. Elle était fatiguée, comme toujours en revenant du collège. Il avait fallu, ensuite, qu'elle se presse ; elle n'avait pas envie de sortir.

Ayant, pour la forme, exhorté Quentin à être sage et permis qu'il regarde la télé après dîner, à condition d'être couché à dix heures, elle regagna le salon où Jean-Pierre attendait toujours. Il tenait le combiné d'une main, et de l'autre jouait nerveusement avec l'interrupteur de la lampe halogène, qui permettait de varier l'intensité de la lumière. Viollemment éclairée, la pièce l'instant d'après plongeait dans la pénombre, s'éclairait à nouveau, et chaque fois que la lumière revenait, le décor familier, avec ses vieilles affiches d'exposition qu'elle s'était depuis longtemps promis de retirer, ses bibelots sans valeur, son tapis fané, déprimait davantage Frédérique.

« Tu veux, proposa-t-elle, surtout pour que Jean-Pierre mette fin à son manège, tu veux que j'en

cherche un autre dans l'annuaire ?

— Jamais de la vie ! dit-il en lâchant l'interrupteur pour recouvrir le combiné du plat de la main, comme si la compagnie avait pu l'entendre et se soucier de ce qu'il disait. Rien que d'imaginer que j'ai attendu tout ce temps, subi leur musiquette à tuer, et que je pourrais raccrocher au moment précis où ils allaient enfin répondre, c'est le genre de truc qui me rend fou. Je préfère m'obstiner.

— C'est un principe qui peut te mener loin », observa-telle, mais il leva la main pour la faire taire : on répondait. Il donna l'adresse, patienta encore.

« Crotte, finit-il par dire. Pas de voiture pour l'instant. » Il raccrocha, regarda sa montre, et demanda un autre numéro que Frédérique lut dans l'annuaire, déjà ouvert en prévision d'un échec. Au bout de cinq minutes, soit dix avant la séance, on leur promit enfin une voiture dans quatre autres minutes. « Grouillez ! » ordonna Jean-Pierre, inutilement.

2

Encore immobile, par suite d'un retard qui avait dû décaler toutes les séances de la journée, la file d'attente s'étendait de l'entrée du cinéma à l'angle de la rue piétonnière, qu'elle épousait, se poursuivant quelque vingt mètres plus loin. Il pleuvait. Les gens qui n'avaient pas de parapluie se rencognaient dans les portes cochères, lorsque leur position dans la queue le permettait ; d'autres, placés sous les gouttières, relevaient au-dessus de leur tête le col de leur manteau, se protégeaient avec des journaux ou des sacs en plastique.

Frédérique, en sortant du taxi, s'écria : « Oh la la ! » et vit avec satisfaction Jean-Pierre se rembrunir. Dans ce genre de circonstances, il était partisan de prendre son tour mais, de peur qu'on ne le crût spontanément soumis à des lois moutonnières, pré-

sentait son légalisme comme une bizarrerie personnelle où s'affirmait, non la crainte bien réelle d'attirer une remarque furieuse ou simplement l'attention, mais une sorte d'audace paradoxale. Il disait : « Je ne traverse jamais hors des clous », comme on dit « Mort aux vaches ! » et comme s'il faisait perpétuellement violence à une nature frondeuse. Il en rajoutait à plaisir, s'appliquait à tousser, réprobateur, quand un joint circulait devant lui, s'indignait qu'on enjambât sans billet les tourniquets du métro — ce que Frédérique faisait rarement, et toujours en sa présence. Elle aimait le défier, afficher devant lui son mépris désinvolte des conventions et des contraintes. Avec un tel public, ces hardiesses coûtaient peu : l'intention suffisait le plus souvent.

Un café faisait l'angle. Malicieusement, Frédérique suggéra d'y entrer, pour patienter au sec : on surveillerait la file du zinc. Elle réveillait là un contentieux familial, inauguré six ans plus tôt en attendant l'heure d'enregistrer dans un aéroport marocain, où bien sûr il avait insisté pour qu'on arrivât longtemps à l'avance. Frédérique jugeait absurde de piétiner alors qu'il suffisait de gagner le guichet une fois que tout le monde l'aurait franchi. Jean-Pierre lui opposait que si tout le monde faisait ça, il n'y aurait plus de queue, mais des ruées barbares à la dernière minute qui n'arrangeraient personne, surtout pas elle. D'une façon générale, les arguments du type « si tout le monde faisait ça », avaient la faveur de Jean-Pierre : il dépensait à leur service d'inépuisables réserves d'ironie masochiste, comme s'il était convaincu, malgré leur bien-fondé, du ridicule qu'il encourait en les soutenant. Devant le cinéma, il se contenta d'observer que la queue

s'allongeait.

« On resquillera, alors » dit Frédérique, qui connaissait d'avance sa réaction et répugnait autant que lui à prendre le risque d'une algarade en public mais ne voulait pas manquer l'occasion d'alarmer Jean-Pierre en faisant parade de son insouciance.

Sans répondre, il se dirigea vers l'extrémité de la file qui, dans la rue perpendiculaire, s'était en effet augmentée d'un couple. Frédérique hésitait sur la conduite à tenir. Gardant quelque distance, elle s'abrita sous un balcon en saillie et, du trottoir opposé, examina les nouveaux venus avec une attention malveillante.

Ils avaient, comme Jean-Pierre et elle, nettement dépassé la trentaine ; et ils leur ressemblaient. Blonde comme Frédérique, comme elle plutôt jolie, avec un visage gracieusement chiffonné, la femme portait un blouson d'aviateur choisi trop large d'une taille, pour paraître flotter avec négligence sur un chemisier vert foncé et une jupe noire étroite ; seules ses bottes de cuir étaient belles : rançon heureuse, décida haineusement Frédérique, d'une dizaine de trucs importables achetés dans la fièvre des soldes. Et l'homme, à ses côtés, en pantalon de toile à pinces, veste de tweed, le col relevé, incarnait une version légèrement plus sportive de l'élégance avachie que pratiquait Jean-Pierre. Son regard, derrière les lunettes d'écaille, brillait de la même ironie : indulgente, pondérée.

Ils n'étaient ni laids ni ridicules, échappaient aux caricatures opposées du soixante-huitard rance et de l'entrepreneur surexcité mais, dans leur honnête moyenne, avec leur allure de jeunesse indûment prolongée par l'horreur du sérieux, l'aisance modé-

rée, l'excès de loisir, semblaient à Frédérique parfaitement identifiables, exemplaires échantillons de la tranche d'âge et de la classe sociale dont ils faisaient partie comme elle. Ils en partageaient les mœurs et les jugements, tout en les raillant avec légèreté. Ils étaient transparents. Les voyant, on imaginait leur métier — s'ils n'étaient profs, ils auraient pu — leurs ressources, la décoration et l'aimable désordre de leur appartement, leurs préférences culturelles. A coup sûr, ils lisaient *Libération* et l'homme devait se targuer de rester attaché au *Monde*, plus digne de foi. Ils allaient quelquefois à des concerts, à des expositions, aux Puces, et très souvent au cinéma, dans des salles comme celles-ci. Ils aimaient les vieux films américains, surtout les comédies ; parmi les nouveautés, Wenders, Rohmer, Mocky, et aussi des âneries qu'ils prétendaient avec une sympathie narquoise aimer au premier degré, puisque le second n'avait officiellement plus cours. Ils évitaient de parler, dans le flot de la sortie, pour ne pas s'entendre dire les mêmes choses que tout le monde. Ils n'étaient pas méprisables, pas malheureux, tout juste agacés quelquefois, comme l'était ce soir Frédérique, de voir si répandus leurs manières d'être et de penser, leur humour, jusqu'à leurs fugitives tentations de l'abdiquer et de se rebeller en vain, pour le principe, contre la certitude de n'être pas uniques.

Elle rejoignit Jean-Pierre, en faction derrière eux. « Ils parlent de Pasqua ou de Lubitsch, tes collègues ? » demanda-t-elle, pas assez fort pour que les intéressés l'entendent, assez cependant pour mettre Jean-Pierre mal à l'aise. Il ne répondit pas. « Bon, alors, je vais voir les photos à l'entrée. — Comme tu veux », acquiesça-t-il, devinant la suite

avec déplaisir. S'approchant de la caisse, elle allait passer quelques minutes à examiner les photos, les extraits de critiques saturées de métaphores pétillantes et, insensiblement, en feignant de poursuivre cet examen comme si la décision d'entrer dépendait pour elle, non de la longueur de la file, mais de l'adhésion qu'emporterait telle formule laudative, elle progresserait en se dandinant d'un pied sur l'autre, les poings dans les poches de son blouson, l'air myope, jusqu'à se laisser amalgamer dans la vague confuse des premières entrées. Elle misait pour ce faire sur le raisonnable laxisme régnant aux abords du guichet, diminuant à mesure qu'on s'éloigne vers le bout de la file, où deux sans-gêne peuvent vous faire manquer les derniers fauteuils contigus. Si bénin que fût le risque de tomber sur un mauvais coucheur, Frédérique d'ordinaire hésitait à le courir : tout en rêvant qu'on la remarquât, elle n'aimait pas se faire remarquer. Mais la soirée, depuis le début, ne lui disait rien. Elle se sentait obligée de la passer avec Jean-Pierre, d'aller au cinéma, puis au restaurant, en vertu d'un accord antérieur, rendez-vous plusieurs fois différé pour faire croire son agenda surchargé alors qu'il était vierge, exempt de projets comme d'espoirs d'imprévu depuis le début de la semaine. Et puis il y avait eu les cris de Quentin au retour de l'école pour une histoire de jouet égaré, le retard de la baby-sitter, le taxi pris en hâte, enfin ce couple, prélevé au hasard dans la file d'attente, issu d'un moule banal où elle se savait coulée : toutes ces contrariétés accumulées réclamaient un exutoire, un acte de rébellion et puisqu'elle n'allait pas jeter de bombe ni prendre le soir-même un avion pour Java sans billet de retour, cet acte forcément serait

dérisoire. Elle resquillerait, voilà.

A l'autre bout de la queue, comme prévu, comme toujours, Jean-Pierre feignait de n'avoir rien compris. Elle prétendait regarder les photos : il s'en tenait au prétexte officiel ; et, comme il fallait bien que quelqu'un veille sur leurs positions, il restait, espérant compromettre par son inertie une manœuvre qu'il désapprouvait. Car si, les billets pris, Frédérique attendait qu'il la rejoigne après avoir docilement fait la queue, cela revenait à perdre le profit de la fraude. En venant le chercher, d'autre part, elle devrait affronter, au mieux les regards torves, peut-être la colère de ses compagnons d'infortune. Restait la solution de ne prendre qu'un billet et, entrée dans la salle, de lui garder une place à côté d'elle. Mais si on affichait complet lorsqu'il atteindrait le guichet ? Il l'imaginait, assise au dixième rang, son blouson posé sur le siège voisin, se retournant sans cesse vers la porte d'entrée, de plus en plus nerveuse et agacée à mesure que la salle se remplissait, si agacée que dans son propre agacement, et en dépit de l'envie qu'il avait de voir le film, il envisageait de provoquer cette situation en n'entrant délibérément pas, en allant dans un café ou en retournant chez lui. Ou chez elle : il renverrait la baby-sitter, aiderait Quentin à regarder la télé. La séance terminée, Frédérique rentrerait furieuse.

La file d'attente, enfin, se mit en mouvement. Soudain, elle se retrouva devant lui et, l'embrassant sur les deux joues, s'écria joyeusement : « Tu es là depuis longtemps ? On était tous devant, mais on a pensé à te prendre un billet. » Valable à la rigueur pour les derniers arrivés, l'explication ne pouvait tromper ceux qui, précédant Jean-Pierre, avaient vu

Frédérique avec lui, quelques minutes plus tôt. Le couple d'enseignants présumés n'y prêta cependant pas attention, ou réfréna sa rancœur comme sans doute ils l'auraient fait à sa place. Jean-Pierre, la tête basse, tripotant un bouton décousu de son imper, suivit donc Frédérique jusqu'à l'entrée de la salle où un jeune homme apathique, les cheveux tirés en catogan, déchirait les billets. Frédérique amorçait le geste de les lui tendre, et déjà se tournait vers Jean-Pierre pour demander s'il avait de la monnaie, quand brutalement s'interposa un grand type grisonnant, en costume pied-de-poule, accompagné d'une blonde trop bronzée, trop maquillée, trop couverte de fourrures, comme lui peu typique du public de la salle, on les aurait mieux vus le samedi soir sur les Champs-Élysées. Saisissant l'occasion d'élever la voix comme il devait saisir celles de renvoyer le vin au restaurant ou de déchirer les P.V. au nez des contractuelles, il écarta sans ménagement la main de Frédérique, fourra ses billets dans celle, mollement suspendue en l'air, du jeune homme au catogan, et grogna que c'était se foutre du monde, qu'il n'avait pas fait la queue sous la pluie pour qu'on lui passe devant comme ça. L'employé accomplit son office comme s'il n'avait pas entendu mais, au lieu d'avancer, le mauvais coucheur fit une pause pour jouir de sa victoire et prendre à témoin, derrière lui, les spectateurs partagés entre une passive solidarité avec des fraudeurs que leur allure générale désignait comme leurs semblables et la satisfaction de voir un homme fort mettre fin à des pratiques qu'ils réprouvaient sans en pâtir vraiment ni, surtout, se résoudre à les combattre ; ainsi, lors d'un tapage nocturne mené par des clochards dans la cour de son immeu-

ble, Frédérique s'était sentie à la fois soulagée par l'intervention de la police et pleine de mépris pour le locataire qui avait pris sur lui de l'appeler.

En poussant la porte, pour finir, afin de laisser passer sa compagne, le malotru écrasa Jean-Pierre et Frédérique, encore interdits, d'un regard triomphant, puis le flux des entrées reprit, dont ils se trouvèrent écartés. Les répliques cinglantes qu'ils cherchaient en vain seraient de toute manière venues trop tard maintenant. Ils parvinrent à se faufiler quelques instants après, une fois dans la salle cherchèrent des yeux le type et sa poupée plâtrée pour éviter de s'asseoir dans leur voisinage. Ils repérèrent leurs têtes, dépassant de la rangée du milieu, ce qui les obligea, contre leurs préférences, à prendre place tout au fond. La séance n'était pas encore commencée.

Alors, on décide de ne plus rien décider,
d'abandonner à la roulette la conduite de sa vie : ce qu'on
fera, où on ira, si on sera riche ou pauvre, flambeuse de haut
vol ou clocharde, et dans quel ordre. Les enjeux montent, on
coupe des ponts, on s'enivre d'irrévocable. On se met sans
relâche au pied du mur en espérant, après l'avoir sauté, être
enfin délivrée, hors d'atteinte.



Maquette de couverture : Jean-Pierre Reissner
Dessin : Patrick Arlet

ISBN : 2-86744-119-6
F1 0119-4-88

89 F

Extrait de la publication